



est autre en Prose
beau parlant
en
Lumière de Spitally
selon au l. de l'Éd. de France

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS

AVEC DES ARIETTES

Par M. MAENY



A PARIS,

chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

1753

chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.



100 R.



LES
GUEBRES,
 OU LA
TOLÉRANCE,
 TRAGÉDIE
 EN CINQ ACTES, EN VERS,
Par Mr. de VOLTAIRE.



à DRESDE, 1770.
 CHEZ GEORGE CONR. WALTHER,
Libraire de la Cour.



CURRERE

TOLLRANCE

TRAGDIE

ACTS EN VERS

PAR M. A. VOLTAIRE

PAR M. A. VOLTAIRE

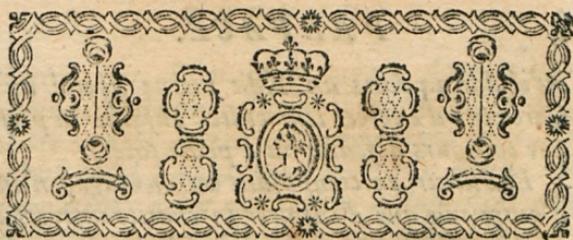
ACTS EN VERS

PAR M. A. VOLTAIRE

ACTS EN VERS

PAR M. A. VOLTAIRE





PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

LE Poëme dramatique, intitulé : les Guebres, était originairement une Tragédie chrétienne. Mais après les Tragédies de St. Genest, de Polyeucte, de Théodore, de Gabinie & de tant d'autres, l'Auteur de cet ouvrage craignit que le Public ne fût enfin dégouté, & que même ce ne fût en quelque façon manquer de respect pour la Religion Chrétienne, de la mettre trop souvent sur un Théâtre profane. Ce n'est que par le conseil de quelques Magistrats éclairés, qu'il substitua les Parsis ou Guebres aux Chrétiens. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra qu'en effet les Guebres n'adoraient qu'un seul Dieu ; qu'ils furent persécutés comme les Chrétiens depuis Dioclétien, & qu'ils ont dû dire a-peu-près pour leur défense tout ce que les Chrétiens disaient alors.

L'Empereur ne fait à la fin de la pièce que ce que fit Constantin à son avènement, lorsqu'il

qu'il donna dans un Edit pleine liberté aux Chrétiens d'exercer leur culte, jusques-là presque toujours défendu ou à peine toléré.

L'Auteur en composant cet ouvrage, n'eut d'autre vûe que d'inspirer la charité universelle, le respect pour les loix, l'obéissance des sujets aux Souverains, l'équité & l'indulgence des Souverains pour leurs sujets.

Si les prêtres des faux Dieux abusent cruellement de leur pouvoir dans cette pièce, l'Empereur les réprime. Si l'abus du sacerdoce est condamné, la vertu de ceux qui sont dignes de leur ministère reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le Tribun d'une légion, & son frere qui en est le Lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence & la justice de César en font des sujets fideles & attachés pour jamais à sa personne.

Enfin, la morale la plus pure & la félicité publique sont l'objet & le résultat de cette pièce. C'est ainsi qu'en jugerent des hommes d'Etat élevés à des postes considérables, & c'est dans cette vûe qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conseilla à l'Auteur de ne la point exposer au théâtre, & de la réserver seulement pour le petit nombre de gens de Lettres qui lisent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience plusieurs tragédies plus théâtrales & plus dignes des regards du Public, soit de Mr. Du Belloy, soit de Mr. le Mierre,

Mierre, ou de quelques autres Auteurs célèbres. L'Auteur de la Tolérance, n'osa, ni ne voulut entrer en concurrence avec des talens qu'il sentait supérieurs aux siens. Il aima mieux avoir droit à leur indulgence, que de lutter vainement contre eux; & il supprima même son ouvrage, que nous présentons aujourd'hui aux gens de Lettres; car c'est leur suffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres. Ce sont eux qui dirigent à la longue le jugement & le goût du Public. Nous n'entendons pas seulement par gens de Lettres les Auteurs, mais les amateurs éclairés qui ont fait une étude approfondie de la Littérature, qui vitam excoluere per artes; ce sont eux que le grand Virgile place dans les champs Elisées parmi les ombres heureuses, parce que la culture des arts rend toujours les ames plus honnêtes & plus pures.

Enfin, nous avons cru que le fond des choses qui sont traitées dans ce drame, pourrait ranimer un peu le goût de la poésie que l'esprit de dissertation & de paradoxe commence à éteindre en France, malgré les heureux efforts de plusieurs jeunes gens remplis de grands talens qu'on n'a peut-être pas assez encouragés.



233

A 3

PER-



PERSONNAGES.

IRADAN, Tribun militaire, Commandant dans
le château d'Apamée.

CESENE, son frere & son Lieutenant.

ARZEMON, Parfis ou Guèbre, agriculteur,
retiré près de la ville d'Apamée.

ARZEMON, son fils.

ARZAME, sa fille.

MEGATISE, Guèbre, soldat de la garnison;

Prêtres de Pluton.

L'Empereur & ses Officiers.

Soldats.

*La Scene est dans le château d'Apamée, sur
l'Oronte en Syrie.*

LES



LES GUEBRES,
OU
LA TOLÉRANCE,
TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE I.
IRADAN, CESENE.

Cesene.

Je suis las de servir. Souffrirons nous, mon frere,
Cet avilissement du grade militaire?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hazards
Prodigué votre sang dans les camps des Césars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant subalterne & lieutenant d'un prêtre?
Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.
J'espérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre sous vos loix, suivre en tout votre
exemple;

A 4

Mais

Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple,

Ces mortels inhumains, à Pluton consacrés,
 Disent par votre voix leurs décrets abhorrés.
 Ma raison s'en indigne, & mon honneur s'irrite
 De vous voir en ces lieux leur premier satellite.

Iranan,

Ah! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés;
 Moins violent que vous, je les ai dévorés.
 Mais que faire? & qui suis-je? un soldat de fortune,
 Né citoyen Romain, mais de race commune,
 Sans soutiens, sans patrons qui daignent m'appuyer,

Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
 Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
 L'autorité fatale est trop bien confirmée.
 Plus l'abus est antique, & plus il est sacré:
 Par nos derniers Césars on l'a vu révéler.
 De l'Empire Persan l'Oronte nous sépare;
 Gallien veut punir la nation barbare,
 Chez qui Valérien, victime des revers,
 Chargé d'ans & d'affronts, expira dans les fers.
 Venger la mort d'un pere est toujours légitime.
 Le culte des Persans à ses yeux est un crime:
 Il redoute, ou du moins il feint de redouter,
 Que ce peuple inconstant, prompt à se révolter,
 N'embrasse aveuglement cette secte étrangère,
 A nos loix, à nos Dieux, à notre Etat contraire.
 Il dit que la Syrie a porté dans son sein
 De vingt cultes nouveaux le dangereux essaim,
 Que la paix de l'Empire en peut être troublée,
 Et des Césars un jour la puissance ébranlée.
 C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

Cesene.

Il se trompe; un sujet gouverné par l'honneur
 Distin-

Distingue en tous les tems l'Etat & sa croyance.
Le trône avec l'autel n'est point dans la balance :
Mon cœur est à mes Dieux, mon bras à l'Empereur.

Eh quoi! si des Persans vous embrassiez l'erreur,
Aux sermens d'un tribun seriez-vous moins fidele?
Seriez-vous moins vaillant? auriez-vous moins
de zele?

Que César à son grè se venge des Persans ;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocens!
Et pourquoi vous charger de l'affreux ministere
Que partage avec vous un sénat sanguinaire?

Iradan.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur & des juges d'enfer.
Je fais qu'au Capitole on a plus d'indulgence :
Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence.
Dans ce sénat sanglant les tribuns ont leur voix.
J'ai souvent amolli la dureté des loix.
Mais ces juges altiers contestent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grace.

Cesene.

Ah! laissons cette place & ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déserts
Du travail de mes mains chez un peuple sauvage,
Plûtôt que de ramper dans ce dur esclavage.

Iradan.

Cent fois, dans les chagrins dont je me sens pres-
ser,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer ;
Et, foulant à mes pieds la crainte & l'esperance,
Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs.
Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs.
Hélas! vous savez trop qu'en nos courses pre-
mieres

A 5

On

On nous vit des Persans habiter les frontieres.
 Dans les remparts d'Emesse un lien dangereux,
 Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux.
 Ce nœud saint par lui-même, est, par nos loix,
 impie;

C'est un crime d'Etat que la mort seule expie.
 Et contre les Persans, César envenimé,
 Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

Cesene.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,

Avons-nous combattu sous les aigles romaines ?
 Triste sort d'un soldat ! docile meurtrier,
 Il détruit sa patrie & son propre foyer.
 Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire,
 Il vend le sang humain ! c'est donc là de la gloire !
 Nos homicides bras, gagés par l'Empereur,
 Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
 Qui fait si dans Emesse abandonnée aux flammes,
 Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes ?

Nous étions commandés pour la destruction.
 Le feu consuma tout. Je vis notre maison,
 Nos foyers enterrés dans la perte commune.
 Je ne regrette point une faible fortune ;
 Mais nos femmes hélas ! nos enfans au berceau,
 Ma fille, votre fils sans vie & sans tombeau !
 César nous rendra-t-il ces biens inestimables ?
 C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables :
 C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher,
 Quand César alluma cet horrible bucher ;
 C'est d'avoir asservi sous des loix sanguinaires
 Notre indigne valeur & nos mains mercenaires.

Iradan.

Je pense comme vous, & vous me connaissez ;
 Mes

Mes remords par le tems ne font point effacés.
 Mon métier de soldat pèse à mon cœur trop tendre :

Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre ;
 J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver :
 Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
 Nous n'aurons, dans l'ennui qui tous deux nous

consume,
 Que des nuits de douleur & des jours d'amertume.

Cesene.

Pourquoi donc voulez-vous, de nos malheureux
 jours,

Dans ce fatal service empoisonner le cours ?
 Rejetez un fardeau que ma gloire déteste.
 Demandez à César un emploi moins funeste.
 On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

Iradan.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
 Percerai-je jamais cette foule empressée,
 D'un préfet du prétoire esclave intéressée,
 Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs
 Que la fortune attache aux pas des Empereurs,
 Et qui laissent languir la valeur ignorée
 Loin des palais des grands honteuse & retirée ?

Cesene.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter ;
 S'il est digne du trône, il doit nous écouter.

SCÈNE II.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

Iradan.

Soldat, que me veux-tu ?

Mega-

Megatise.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuse, inquiète, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'instant, & prétend vous
parler.

Iradan.

Quelle victime encor leur faut-il immoler ?

Megatise.

Ah tyrans !

Cesene.

C'en est trop, mon frere, je vous quitte;
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
Je n'ai point de séance au tribunal de sang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang;
Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence.
De votre ministere exercez la puissance,
Tempérez de vos loix les décrets rigoureux,
Et si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

SCENE III.

IRADAN, le grand Prêtre de Pluton & ses
suivans, *MEGATISE*, Soldats.

Iradan.

Ministres de nos dieux, quel sujet vous attire ?

Le grand Prêtre.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'Empire,
Les ordres de César.

Iradan.

Je les respecte tous ;
Je leur dois obéir ; mais que m'annoncez-vous ?

Le

Le grand Prêtre.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages Perfans disciple abominable,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le soleil & blasphémait nos Dieux,
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathème.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

Iradan.

Quoi! la mort!

Le second Prêtre.

Elle est juste, & notre loi l'exige.

Iradan.

Mais ces sévérités...

Le grand Prêtre.

Elle mourra, vous dis-je.

On va dans ce moment la remettre en vos mains,
Remplissez de César les ordres souverains.

Iradan.

Une fille! un enfant.

Le second Prêtre.

Ni le sexe, ni l'âge

Ne peut fléchir les Dieux que l'infidèle outrage.

Iradan.

Cette rigueur est grande: il faut l'entendre au
moins.

Le grand Prêtre.

Nous sommes à la fois & juges & témoins.

Un profane guerrier ne devrait point paraître

Dans notre tribunal à côté du grand prêtre.

L'honneur du sacerdoce en est trop irrité.

Affecter avec nous l'ombre d'égalité,

C'est offenser des Dieux la loi terrible & sainte.

Elle

Elle exige de vous le respect & la crainte;
 Nous seuls devons juger, pardonner ou punir,
 Et César vous dira comme il faut obéir.

Iradan.

Nous sommes ses soldats: nous servons notre
 maître.

Il peut tout.

Le grand Prêtre.

Oui, sur vous.

Iradan.

Sur vous aussi peut-être.

Les pontifes divins justement respectés,
 Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.
 Jamais le sang humain ne coula dans leurs tem-
 ples.

Ils font des vœux pour nous; imitez leurs exem-
 ples.

Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai comman-
 der,

N'espérez pas me nuire & me déposséder
 Des droits que Rome accorde aux tribuns militai-
 res.

Rien ne se fait ici par des loix arbitraires:
 Montez au tribunal, & siégez avec moi.

Vous, soldats, conduisez, mais au nom de la loi,
 La malheureuse enfant dont je plains la détresse.

Ne l'intimidez point: respectez sa jeunesse,
 Son sexe, sa disgrâce; & dans notre rigueur
 Gardons-nous bien surtout d'insulter au malheur.

(il monte au tribunal.)

Puisque César le veut, pontifes, prenez place.

Le grand Prêtre.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE

SCÈNE IV.

Les Personnages précédens, ARZAME.

(Iradan est placé entre le premier & le second pontife.)

Iradan.

Approchez-vous, ma fille, & reprenez vos sens.

Le grand Prêtre.

Vous avez à nos yeux, par un impur encens
Honorant un faux Dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais Dieux des Romains refusé vos homma-
ges;

A nos préceptes saints vous avez résisté:
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

Le second Prêtre.

Elle ne répond point : son maintien, son silence
Sont aux Dieux comme à nous une nouvelle of-
fense.

Iradan.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité.
Si le juge est sévère, il n'est point tyrannique.
Tout soldat que je suis, je fais comme on s'expli-
que...

Ma fille, est-il bien vrai que vous ne suivez pas
Le culte antique & saint qui regne en nos climats ?

Arzame.

Oui, Seigneur, il est vrai.

Le grand Prêtre.

C'en est assez

Le second Prêtre.

Son crime

EST

Est dans sa propre bouche. Elle en fera victime.

Iradan.

Non, ce n'est point assez: & si la loi punit
 Les sujets Syriens qu'un mage pervertit,
 On borne la rigueur à bannir des frontieres
 Les Persans ennemis du culte de nos peres.
 Sans doute elle est Perfanne; on peut de ce séjour
 L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
 Osez sans vous troubler dire où vous êtes née;
 Quelle est votre famille & votre destinée.

Arzame.

Je rends grâces, Seigneur, à tant d'humanité:
 Mais je ne puis jamais trahir la vérité;
 Mon cœur, selon ma loi, la préfère à la vie:
 Je ne puis vous tromper, ces lieux sont ma patrie.

Iradan.

O vertu trop sincere! ô fatale candeur!
 Eh bien, prêtres des Dieux! faut-il que votre
 cœur

Ne soit point amolli du malheur qui la presse,
 De sa simplicité, de sa tendre jeunesse?

Le grand Prêtre.

Notre loi nous défend une fausse pitié.
 Au soleil à nos yeux elle a sacrifié.
 Il a vu son erreur, il verra son supplice.

Arzame.

Avant de me juger, connaissez la justice.
 Votre esprit contre nous est en vain prévenu;
 Vous punissez mon culte, il vous est inconnu.

Sachez que ce soleil qui répand la lumière,
 Ni vos Divinités de la nature entiere,
 Que vous imaginez résider dans les airs,
 Dans les vents, dans les flots, sur la terre, aux
 enfers,

Ne sont point les objets que mon culte envisage.

Ce

Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage ;
 C'est au Dieu qui le fit, au Dieu son seul auteur,
 Qui punit le méchant & le persécuteur ;
 Au Dieu dont la lumière est le premier ouvrage.
 Sur le front du soleil il traça son image,
 Il daigne de lui-même imprimer quelques traits
 Dans le plus éclatant de ses faibles portraits.
 Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.

Zoroastre embrasé des flammes d'un saint zèle
 Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaîsez,
 Que par des Dieux sans nombre en vain vous
 remplacez,

Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
 Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle.
 Il veut qu'on soit soumis aux loix de ses parens,
 Fidèle envers ses rois, même envers ses tyrans
 Quand on leur a prêté serment d'obéissance ;
 Que l'on tremble surtout d'opprimer l'innocence ;
 Qu'on garde la justice & qu'on soit indulgent,
 Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.
 De la haine à ce cœur il défendit l'entrée,
 Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée.
 Ce sont là les devoirs qui nous sont imposés . . .
 Prêtres, voilà mon Dieu ; frappez, si vous l'osez.

Iranan.

Vous ne l'oserez point : sa candeur & son âge,
 Sa naïve éloquence & surtout son courage,
 Adouciront en vous cette âpre austérité
 Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
 Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
 M'a parlé par sa bouche & m'a trouvé sensible.
 Je cède à cet empire, & mon cœur combattu
 En plaignant ses erreurs admire sa vertu.
 A tes illusions, si le ciel l'abandonne,
 Le ciel peut se venger ; mais que l'homme par-
 donne.

B

Dût

Dût César me punir d'avoir trop ému
 Le fer sacré des loix entre nos mains laissé,
 J'absous cette coupable.

Le grand Prêtre.

Et moi je la condamne,
 Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
 Corrompant de nos loix l'inflexible équité
 Protège ici l'erreur avec impunité.

Le second Prêtre.

Il faut savoir surtout quel mortel l'a séduite,
 Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite ;
 De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

Arzame.

Qui ? moi ! j'exposerais mon pere à vos fureurs ?
 Moi, pour vous obéir, je ferais parricide ?
 Plus votre ordre est injuste, & moins il m'intimide.
 Dites-moi quelles loix, quels édits, quels tyrans
 Ont jamais ordonné de trahir ses parens.
 J'ai parlé, j'ai tout dit, & j'ai pu vous confondre.
 Ne m'interrogez plus : je n'ai rien à répondre.

Le grand Prêtre.

On vous y forcera . . . Garde de nos prisons,
 Tribun, c'est en vos mains que nous la remettons ;
 C'est au nom de César ; & vous répondrez d'elle.
 Je veux bien présumer que vous ferez fidele
 Aux loix de l'Empereur, à l'intérêt des cieux.

SCENE V.

IRADAN, ARZAME.

Iradan.

Tout au nom de César, & tout au nom des
 Dieux! C'est

C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables!
O pouvoirs souverains, on vous en rend coupables! ..

Vous, jeune malheureuse, ayez un peu d'espoir.
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir:
Ma place est rigoureuse, & mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante,
Par un cruel arrêt vous condamne à périr;
Un soldat vous absout & veut vous secourir.
Mais que puis-je contre eux! le peuple les révere;
L'Empereur les soutient; leur ordre sangulaire
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

Arzame.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité,
Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

Iradan.

Vous pourriez désarmer leur barbare injustice,
Abjurer votre culte, implorer l'Empereur;
Posez vous en prier.

Arzame.

Je ne le puis, Seigneur.

Iradan.

Vous me faites frémir, & j'ai peine à comprendre
Tant d'obstination dans un âge si tendre.
Pour des préjugés vains aux nôtres opposés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

Arzame.

Hélas! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres!
Il me faut expirer par un supplice affreux,
Pour n'avoir point appris l'art de penser comme eux!

Pardonnez cette plainte, elle est trop excusable:
Je n'en saurai pas moins, d'un front inaltérable,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer,

B 2

Et

Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

Iradan.

Ainsi vous surmontez vos mortelles allarmes,
 Vous, si jeune & si faible! & je verse des larmes;
 Je pleure, & d'un œil sec vous voyez le trépas!
 Non, malheureuse enfant, vous ne périrez pas.
 Je veux, malgré vous même, obtenir votre grâce:
 De vos persécuteurs je braverai l'audace.
 Laissez-moi seulement parler à vos parens:
 Qui sont-ils?

Arzame.

Des mortels inconnus aux tyrans,
 Sans dignité, sans nom. De leurs mains innocentes
 Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
 Fidèles à leur culte; ainsi qu'à l'Empereur.

Iradan.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur,
 Apprenez-moi leur nom.

Arzame.

J'ai gardé le silence,
 Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
 Voulait que mes parens leur fussent décelés.
 Mon cœur fermé pour eux, s'ouvre quand vous
 parlez.

Mon pere est Arzémon. Ma mere infortunée,
 Quand j'étais au berceau, finit sa destinée:
 A peine l'ai-je vue; & tout ce qu'on m'a dit,
 C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit:
 Le ciel permet encor que le mien s'en souviene.
 Elle mouillait de pleurs & sa couche & la mienne.
 Je nâquis pour la peine & pour l'affliction.
 Mon pere m'éleva dans sa religion,
 Je n'en connus point d'autre; elle est simple, elle
 est pure;
 C'est un présent divin des mains de la nature.
 Je meurs pour elle.

Ira-

Iradan.

O ciel! ô Dieux qui l'écoutez,
Sur cette ame si belle étendez vos bontés! . . .
Mais parlez, votre pere est-il dans Apamée?

Arzame.

Non, Seigneur, de César il a suivi l'armée:
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains.
Nos mœurs, vous le voyez, sont simples & rusti-
ques.

Iradan.

Restes de l'âge d'or & des vertus antiques,
Que n'ai-je ainsi vécu! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéressans?
Vivez, ô noble objet! ce cœur vous en conjure.
J'en atteste cet astre & sa lumière pure,
Lui par qui je vous vois & que vous révèrez;
S'il est sacré pour vous, vos jours sont plus sacrés;
Et je perdrai ma place avant qu'en sa furie
La main du fanatisme attente à votre vie. . .
Vous la suivrez, soldats, mais c'est pour observer
Si ces prêtres cruels oseraient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez sa défense.
Il est beau de mourir pour sauver l'innocence;
Allez.

Arzame.

Ah! c'en est trop: mes jours infortunés
Méritent-ils, Seigneur, les soins que vous prenez?
Modérez ces bontés d'un fauteur & d'un pere.



SCENE VI.

IRADAN seul.

Je m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colere
Me rendront trop coupable aux yeux du Souve-
rain :

Je crains mes soldats même, & ce terrible frein,
Ce frein que l'imposture a su mettre au courage,
Cet antique respect prodigué d'âge en âge
A nos persécuteurs, aux tyrans des esprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris ;
Ils se croiront souillés du plus énorme crime,
S'ils osent refuser le sang de la victime.
O superstition ! que tu me fais trembler !
Ministres de Pluton, qui voulez l'immoler,
Puissances des enfers, & comme eux inflexibles,
Non, ce n'est pas pour moi que vous serez ter-
ribles.

Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entrepren' sa défense & m'en fait un devoir ;
Il étonné mon ame, il l'excite, il la presse.
Mon indignation redouble ma tendresse.
Vous adorez les Dieux de l'inhumanité,
Et je sers contre vous le Dieu de la bonté.

Fin du premier Acte.

ACTE

 ACTE II.

SCÈNE I.

IRADAN, CÉSENE.

Césene.

Ce que vous m'apprenez de sa simple innocence,
 De sa grandeur modeste & de sa patience,
 Me fait de respect & redouble l'horreur
 Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
 Quelle injustice, ô ciel! & quelles loix finistres!
 Faut-il donc à nos Dieux des bourreaux pour mi-
 nistres?

Numa qui leur donna des préceptes si saints,
 Les avait-il créés pour frapper les humains!
 Alors ils consolait la nature affligée.
 Que les tems sont divers! que la terre est chan-
 gée!...

Ah! mon frere, achevez tout ce récit affreux,
 Qui fait pâlir mon front & dresser mes cheveux.

Iradan.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frere,
 Au nom de l'Empereur & des Dieux qu'on ré-
 vere,

Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
 Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
 Du prétoire émané contre les réfractaires;
 Tant attesté le ciel & leurs loix sanguinaires,
 Que mes soldats tremblans & vaincus par ces loix,
 Ont baissé leurs regards au seul son de leur voix.

B 4

Je

Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du Tartare
 Avancent fièrement, & d'une main barbare
 Ils faisoient soudain la fille d'Arzemon,
 Cette enfant si sublime (*Arzame*, c'est son nom.)
 Ils la traînaient déjà: quelques soldats en larmes
 Les priaient à genoux; nul ne prenait les armes.
 Je m'élançai sur eux, je l'arrache à leurs mains;
 Tremblez, hommes de sang, arrêtez, inhumains,
 Tremblez, elle est Romaine, en ces lieux elle est
 née,

Je la prends pour épouse. O Dieux de l'himénée!
 Dieux de ces sacrés nœuds, Dieux cléments que
 je sers,

Je triomphe avec vous des monstres des enfers.
 Armez & protégez la main que je lui donne.
 Ma cohorte à ces mots se leve & m'environne,
 Leur courage renaît. Les tyrans confondus
 Me remettent leur proie & restent éperdus.
 Vous savez, ai-je dit, que nos loix souveraines
 Des saints nœuds de l'himen ont consacré les
 chaînes.

Que nul n'ose porter sa téméraire main
 Sur l'auguste moitié d'un citoyen Romain;
 Je le suis: respectez ce nom cher à la terre.
 Ma voix les a frappés comme un coup de ton-
 nerre.

Mais bientôt revenus de leur stupidité,
 Reprenant leur audace & leur atrocité,
 Leur bouche ose crier à la fraude, au parjure.
 Cet himen, disent-ils, n'est qu'un jeu d'imposture,
 Une offense à César, une insulte aux autels;
 Je n'en ai point tissé les liens solennels,
 C'en est qu'un artifice indigne & punissable. . . .
 Je vais donc le former cet himen respectable.
 Vous l'approuvez, mon frere, & je n'en doute
 pas:

Il sauve l'innocence, il arrache au trépas
 Un objet cher aux Dieux aussi-bien qu'à moi-même,
 Qu'ils protègent par moi, qu'ils ordonnent que
 j'aime;
 Et qui par sa vertu, plus que par sa beauté,
 Est l'image à mes yeux de la Divinité.

Cesène.

Qui? moi! si je l'approuve! ah mon ami, mon
 frere,

Je sens que cet hymen est juste & nécessaire.
 Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
 Vous n'accomplissiez pas vos desseins généreux,
 Je vous croirais parjure, & vous seriez complice
 Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.
 Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
 Obscurément puisé la source de son sang.
 Avons-nous des ayeux dont les fronts en rougis-

sent?

Ses graces, sa vertu, son péril l'annoblissent.
 Dégagez vos sermens, pressez ce nœud sacré;
 Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
 Ce n'est point là sans doute un hymen ordinaire,
 Enfant de l'intérêt ou d'un amour vulgaire;
 La magnanimité forme ces sacrés nœuds;
 Ils consolent la terre, ils sont bénis des cieux;
 Le fanatisme en tremble. Arrachez à sa rage
 L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

Iradan.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud solennel,
 Les témoins, le festin, les présens & l'autel.
 Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans
 même,

Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.

(à des suivans.)

B 5

Qu'on

Qu'on la fasse venir . . . Mon frere, demeurez,
Digne & premier témoin de mes sermens sacrés,
La voici.

Cesene.

Son aspect déjà vous justifie.

SCENE II.

IRADAN, CÉSENE, ARZAME.

Iradan.

Arzame, c'est à vous que mon cœur sacrifie,
Ce cœur qui ne s'ouvrirait qu'à la compassion,
Repoussait loin de vous la persécution.
Contre vos ennemis l'équité se soulève:
Elle a tout commencé; l'amour parle & l'acheve.
Je suis prêt de former en présence des Dieux,
En présence du vôtre, un nœud si précieux,
Un nœud qui fait ma gloire & qui vous est utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt
azile;

Qui vous peut en secret donner la liberté
D'exercer votre culte avec sécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puissance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance.
Elle vous a porté aux écueils de la mort
Dans un orage affreux qui vous ramene au port.
Sa main qu'elle étendait pour sauver votre vie,
Tiffut en même-tems ce saint nœud qui nous lie.
Je vous présente un frere. Il va tout préparer
Pour cet heureux himen dont je dois m'honorer.

Arzame.

A votre frere, à vous, pour tant de bienfaisance
Hé.

Hélas! j'offre mon trouble & ma reconnaissance.
 Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
 Ses rayons les plus purs & les plus lumineux.
 Goûtez en vous aimant un sort toujours prospere.
 Mais ô mon bienfaicteur! ô mon maître! ô mon
 pere!
 Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix,
 Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

Cesene.

Je me retire, Arzame, & mes mains empressées
 Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
 Tendre ami de mon frere, heureux de son bon-
 heur,
 Je partage le vôtre, & vois en vous ma sœur.

Arzame.

Que vais-je devenir!

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

Iradan.

Belle & modeste Arzame,
 Versez en liberté vos secrets dans mon ame,
 Ils sont à moi, parlez, tout est commun pour nous.

Arzame.

Mon pere! en frémissant je tombe à vos genoux.

Iradan.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

Arzame.

J'atteste ce soleil, image de Dieu même,
 Que je voudrais pour vous répandre tout le sang
 Dont

Dont ces prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

Iradan.

Ah! que me dites-vous, & quelle défiance!
 Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense;
 Ces tyrans confondus sauront vous respecter.

Arzame.

Juste Dieu! que mon cœur ne peut-il mériter
 Une bonté si noble, une ardeur si touchante!

Iradan.

Je m'honore moi-même, & ma gloire est contente
 Des respects qu'on doit rendre à ma digne moitié.

Arzame.

C'en est trop . . . bornez-vous, Seigneur, à la pitié.
 Mais daignez m'assurer qu'un secret, qui vous tou-
 che,

Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

Iradan.

Je vous le jure.

Arzame.

Eh bien . . .

Iradan.

Vous semblez hésiter,
 Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter.
 Vous pleurez, & j'entends votre cœur qui soupire.

Arzame.

Ecoutez, s'il se peut, ce que je vais vous dire.
 Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons :
 Elle peut être horrible aux autres nations ;
 La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère ;
 Ce qu'ici l'on profcrit, ailleurs on le révere.
 La nature a chez nous des droits purs & divins,
 Qui font un sacrilège aux regards des Romains.
 Notre religion à la vôtre contraire
 Ordonne que la sœur s'unisse avec le frere,
 Et veut que ces liens, par un double retour,

Re-

Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
 La source de leur sang, pour eux toujours sacrée,
 En se réunissant n'est jamais altérée.
 Telle est ma loi.

Iradan.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit!

Arzame.

Je l'avais bien prévu! . . . votre cœur en frémit.

Iradan.

Vous avez donc un frere?

Arzame.

Oui, Seigneur, & je l'aime;
 Mon pere à son retour dût nous unir lui-même.
 Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés
 De nos Guebres chéris & chez vous condamnés.
 Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangere,
 Indigne des bienfaits jettés sur ma misere,
 Et d'autant plus coupable à vos yeux allarmés,
 Que je vous dois la vie, & qu'enfin vous m'aimez.
 Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon
 pere;

Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire.
 Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
 Aux homicides bras levés pour le frapper.

Iradan.

Je demeure immobile, & mon ame éperdue
 Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
 De cet affreux secret je suis trop offensé:
 Mon cœur le gardera. . . mais ce cœur est percé.
 Allez, je cacherai mon outrage à mon frere.
 Je dois me souvenir combien vous m'étiez chere.
 Dans l'indignation dont je suis pénétré,
 Malgré tout mon courroux, mon honneur vous
 fait gré
 De m'avoir dévoilé cet effrayant mystere.

Vo-

Votre esprit est trompé, mais votre ame est sin-
cere.

Je suis épouvanté, confus, humilié;
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié.
Je ne vous aime plus, mais je vous fers encore.

Arzame.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juste courroux,
Puisque je dois mourir, c'est de mourir par vous;
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le pere, le héros par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits,
Rendra ma mort plus douce; & ma bouche expi-
rante

Bénira jusqu'au bout cette main bienfaisante.

Iradan.

Allez, n'espérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon ame un tel consentement,
Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous toute ingrate & cou-
pable:

Vos nœuds me font horreur; & dans mon dés-
espoir
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

Arzame.

Et moi, Seigneur, & moi, plus que vous confon-
due,

Je ne puis m'arracher d'une si chere vûe;
Et je crois voir en vous un pere courroucé,
Qui me console encor quand il est offensé.



SCENE

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

Cesene.

Mon frere, tout est prêt, les autels vous de-
mandent,
Les prêtresses d'himen, les flambeaux vous atten-
dent.

Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obscurs,
Grossièrement parés, & plus ornés par elle,
Que ne l'est des Césars la pompe solemnelle.

Iradan.

Renvoyez ces amis, éteignez ces flambeaux.

Cesene.

Comment! quel changement, quels désastres nou-
veaux!

Sur votre front glacé l'horreur est répandue:
Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma
vûe!

Iradan.

Plus d'autel, plus d'himen.

Arzame.

J'en suis indigne.

Cesene.

O ciel!

Dans quel contentement je parais cet autel!
Combien je chérissais cet heureux ministère!
Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frere!

Arzame.

Ah! ne prononcez pas un nom trop odieux.

Cesene.

Que dites-vous?

Iradan.

Iradan.

Il faut m'arracher de ces lieux ;
 Renonçons pour jamais à ce poste funeste,
 A ce rang avili qu'avec vous je déteste,
 A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé ;
 Trop basse ambition dont j'étais occupé.
 Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous
 rendre.

De nos enfans, mon frere, allons pleurer la cendre :
 Nos femmes, nos enfans nous ont été ravis :
 Vous pleurez votre fille, & je pleure mon fils.
 Tout est fini pour nous : sans espoir sur la terre,
 Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre
 Quittons tout & fuyons. Mon esprit aveuglé
 Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient
 consolé ;

Ils sont rompus ; le ciel en a coupé la trame.
 Fuyons, dis je, à jamais, & du monde & d'Arzame.

Cesene.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble & quels
 desseins !

Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,
 A ses bourreaux ? qui ? vous !

Iradan.

Arrêtez : peut-on croire
 D'un soldat, de son frere, une action si noire !
 Ce que j'ai commencé, je le veux achever :
 Je ne la verrai plus ; mais je dois la sauver.
 Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'en-
 gage.

Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage,
 Vous m'insultez.

Arzame.

O ciel ! ô freres généreux !
 Dans quel faïffissement vous me jetez tous deux !

Hélas !

Hélas! vous disputez pour une malheureuse.
 Laissez-moi terminer ma destinée affreuse.
 Vous en voulez trop faire, & trop sacrifier,
 Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les
 payer.

S C E N E V.

*Les Personnages précédens, les PRETRES
 de Pluton, Soldats.*

Le grand Prêtre.

Est-ce ainsi qu'on insulte à nos loix vengeresses,
 Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
 Qu'on ose se jouer avec impunité
 Du pouvoir souverain par vous-même attesté?
 Voilà donc cet himen & ce nœud si propice
 Qui devait de César enchaîner la justice,
 Ce citoyen Romain qui pensait nous tromper!
 La victime à nos mains ne doit plus échaper.
 Déjà César instruit, connaît votre imposture.
 Nous venons en son nom réparer son injure.
 Soldats qu'il a trompés, qu'on enleve soudain
 Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
 Saisissez-la.

Arzame.

Mon pere!

Iradan aux soldats.

Ingrats!

Cesene.

Troupe insolente! . . .

Arrêtez! . . . devant moi qu'un de vous se présente;

C

Qu'il

Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes
mains.

Le grand Prêtre.

Ne le redoutez pas.

Iradan.

Tremblez, vils assassins ;

Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces
prêtres.

Le grand Prêtre.

Les Dieux, César & nous, soldats, voilà vos maî-
tres.

Cesene.

Fuyez, vous dis-je.

Iradan.

Et vous, objet infortuné,

Rentrez dans cet azile à vos malheurs donné.

Cesene.

Ne craignez rien.

Arzame en se retirant.

Je meurs.

Le grand Prêtre.

Frémissez ; infideles:

César vient, il fait tout, il punit les rebelles.

D'une secte proscrire indignes partisans,

De complots ténébreux coupables artisans,

Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,

Abaisser en tremblant votre insolence altière,

Qui parlez de pitié, de justice & de loix,

Quand le courroux des Dieux parle ici par ma

voix ;

Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance ;

Vous appelez la foudre : & c'est moi qui la lance.

SCENE

SCÈNE VI.

IRADAN, CESENE.

Cesene.

Mon frere, je le vois, ce pas est dangereux.

Iradan.

Ne nous flattons jamais de l'emporter sur eux.

Cesene.

Mais sauvons l'innocence.

Iradan.

Ecoutez: Apamée

Touche aux Etats Persans: la ville est désarmée:

Les soldats de ce fort ne font point contre moi;

Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.

Courez à nos tyrans; flattez leur violence;

Dites que votre frere, écoutant la prudence,

Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,

Abandonne un objet qu'il a trop défendu.

Dites que par leurs mains je consens qu'elle
meure;

Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure.

Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer.

Enfin, promettez tout: je vais tout confirmer.

Dès qu'elle aura passé ces fatales frontieres,

Je mets entre elle & moi d'éternelles barrieres.

A vos conseils rendu, je brise tous mes fers.

Loin d'un service ingrat, caché dans des deserts,

Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

Cesene.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;

Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.

Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs

C 2

Ce

Ce glaive, cette main que l'Empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie!
Oui, je vais leur parler.

S C E N E VII.

IRADAN, le jeune *ARZEMON* parcourant
le fond de la Scène d'un air inquiet & égaré.

Le jeune Arzemon.

O mort! ô Dieu vengeur!
Ils me l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur...
Où la trouver? où fuir? quelles mains l'ont con-
duite?

Iradañ.

Cet inconnu m'allarme: est-il un satellite
Que ces juges sanglans se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux & pour nous épier?

Le jeune Arzemon.

Ah! ... la connaissez-vous?

Iradañ.

Ce malheureux s'égare.

Parle: que cherches-tu?

Le jeune Arzemon.

La vertu la plus rare...
La vengeance, le sang, les ravisseurs cruels,
Les tyrans révères des malheureux mortels...
Arzame! cher Arzame! ... Ah! donnez-moi des
armes,
Que je meure vengé.

Iradañ.

Son désespoir, ses larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils sont,

Les

Les traits que la nature imprima sur son front ;
 Tout me dit, c'est son frere.

Le jeune Arzemon.

Oui, je le suis.

Iradan.

Arrête,

Garde un profond silence, il y va de ta tête.

Le jeune Arzemon.

Je te l'apporte, frappe.

Iradan.

Enfans infortunés!

Dans quels lieux les Destins les ont-ils amenés! ..

Toi, le frere d'Arzame!

Le jeune Arzemon.

Oui, ton regard sévère

Ne m'intimide pas.

Iradan.

Ce jeune téméraire

Me remplit à la fois d'horreur & de pitié:

Il peut avec sa sœur être sacrifié.

Vien, je commande ici. Résous-toi de me suivre.

Le jeune Arzemon.

Puis-je la voir enfin.

Iradan.

Tu peux la voir & vivre.

Calme-toi, malheureux.

Le jeune Arzemon.

Ah! Seigneur, pardonnez

A mes sens éperdus, d'horreur aliénés.

Quoi! ces lieux, dites-vous, sont en votre puis-

sance,

Et l'on y traîne ainsi la timide innocence?

Vos esclaves Romains, de leurs bras criminels,

Ont arraché ma sœur aux foyers paternels.

C 3

De

De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée.
Vous la persécutez!

Iradan.

Va, ton ame est blessée
Par les illusions d'une fatale erreur.
Va, ne me prends jamais pour un persécuteur,
Et sur elle & sur toi ma pitié doit s'étendre.

Le jeune Arzemon.

Hélas! dois-je y compter? . . . daignez donc me
la rendre,
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

Iradan.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un sort funeste!
Vien, jeune infortuné, je t'apprendrai le reste.
Sui mes pas.

Le jeune Arzemon.

J'obéis à vos ordres pressans.
Mais ne me trompez pas.

Iradan.

O malheureux enfans!
Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste?
De l'une j'admira la fermeté modeste,
Sa résignation, sa grace, sa candeur.
L'autre accroit ma pitié, même par sa fureur.
Un Dieu veut les sauver, il les conduit sans doute;
Ce Dieu parle à mon cœur; il parle & je l'é-
coute.

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

SCÈNE I.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE.

Le jeune Arzemon.

Je marche dans ces lieux de surprise en surprise,
Quoi! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Megatise!

Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
Toi, soldat des Romains! quel infâme esclavage!

Megatise.

Cher ami, que veux-tu! les erreurs du jeune âge,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats, m'a jetté dans l'armée.

Le jeune Arzemon.

Ton ame à ce service est-elle accoutumée?
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

Megatise.

Le pauvre n'est point libre, il sert en tout pays.

Le jeune Arzemon.

Ton fort près d'Iradan deviendra plus prospère.

Megatise.

Va, des guerriers Romains il n'est rien que j'espère.

Arzemon.

Que dis-tu? le Tribun qui commande en ce fort,
Ne t'a-t-il pas offert un généreux support?

C 4

Me-

Megatife.

Ah! croi-moi, les Romains tiennent peu leur promesse.

Je connais Iradan: je fais que, dans Emesse,
Amant d'une Persanne, il en avait un fils.
Mais apprends que bientôt défolant son pays,
Sur un ordre du Prince il détruisit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un azyle.
Oui, les chefs, les soldats à nuire condamnés
Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés.

Nous en voyons ici la preuve trop sensible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encor & toujours chancelante!
L'autre est prête à tremper sa main vile & sanglante
Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un Pontife altéré de son fang.

Le jeune Arzemon.

Cher ami, rendons grace au fort qui nous protège;

On ne commettra point ce meurtre sacrilège.
Iradan la soutient de son bras protecteur;
Il voit ce fier Pontife avec des yeux d'horreur,
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'est plus de victime.
De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

Megatife.

Tu penses que pour toi, bravant ses Souverains,
Il hazarde sa perte?

Le jeune Arzemon.

Il le dit, il le jure.

Ma sœur ne le croit point capable d'imposture.
En un mot nous partons. Je ne suis affligé

Que

Que de partir sans toi, sans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

Megatise.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a séduit? de quels funestes char-
mes,

De quel prestige affreux tes yeux sont fascinés!
Tu crois qu'Arzame échape à leurs bras forcenés!

Le jeune Arzemon.

Je le crois.

Megatise.

Que du Fort on doit ouvrir la porte?

Le jeune Arzemon.

Sans doute.

Megatise.

On te trahit, dans une heure elle est morte.

Le jeune Arzemon.

Non, il n'est pas possible: on n'est pas si cruel.

Megatise.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frere d'Iradan, ce Cesene, ce traître
Trafique de sa vie, & la vend au Grand Prêtre;
J'ai vu, j'ai vu signer le barbare traité.

Le jeune Arzemon.

Je meurs! ... Que m'as-tu dit?

Megatise.

L'horrible vérité,
Hélas! elle est publique, & mon ami l'ignore.

Le jeune Arzemon.

O monstres! ô forfaits! ... Mais non, je doute
encore ...

Ah! comment en douter! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu?
Des mots entrecoupés suivis d'un froid silence,

Des regards inquiets que troublait ma présence,
Un air sombre & jaloux, plein d'un secret dépit,
Tout semblait en effet me dire : il nous trahit.

Megatise.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame est leur victime.

Le jeune Arzemon.

Détestables humains ! quoi ce même Iradan ! . . .
Si fier, si généreux !

Megatise.

N'est-il pas courtisan ?

Peut-être il n'en est point qui, pour plaire à son
maître,

Ne se chargeât des noms de barbare & de traître.

Le jeune Arzemon.

Puis-je sauver Arzame ?

Megatise.

En ce séjour d'effroi,

Je t'offre mon épée & ma vie est à toi.

Mais ces lieux sont gardés, le fer est sur sa tête,

De l'horrible bucher la flamme est toute prête.

Chez ces prêtres sanglants nul ne peut aborder. . .

Où vas-tu, malheureux ?

Le jeune Arzemon.

Peux-tu le demander ?

Ah ! je la vois venir. Crains de lui faire entendre

L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre. . .

Ciel ! ô ciel ! puis-je croire un tel excès d'horreur !

Iradan !

SCENE

SCÈNE II.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE,
ARZAME.

Arzame.

Cher époux ! cher espoir de mon cœur,
Le Dieu de notre himen, le Dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure. . .
Quoi ! c'est là Megatise ! . . . En croirai-je mes
yeux !

Un ignicole, un Guebre est soldat en ces lieux !

Le jeune Arzemon.

Il est trop vrai, ma sœur.

Megatise.

Où, j'en rougis de honte.

Arzame.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte ?

Megatise.

Sans doute il le voudrait.

Arzame.

Notre libérateur

Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

Le jeune Arzemon.

Je vois . . . qu'il peut tromper.

Arzame.

Tout est prêt pour la fuite :

De fideles soldats marchent à notre fuite.

Megatise en est-il ?

Megatise.

Je vous offre mon bras,

C'est tout ce que je puis . . . Je ne vous quitte pas.

Ar-

Arzame au jeune Arzemon.

Pour sortir d'Apamée il n'attend que son fere...
D'où vient que tu pâlis?... Quel trouble involontaire

Eclate dans tes yeux de larmes inondés!

Le jeune Arzemon.

Quoi Cefene, Iradan!... De grace, répondez:
Où sont-ils? qu'ont-ils fait?

Arzame.

Ils sont près du Grand Prêtre.

Le jeune Arzemon.

Près de ton oppresseur!

Arzame.

Ils vont bientôt paraître.

Le jeune Arzemon.

Ils tardent bien longtems.

Arzame.

Tu les verras ici.

(Arzemon se jettant dans les bras de Megatisse.)

Cher ami, c'en est fait, tout est donc éclairci!

Arzame.

Eh quoi! la crainte encor sur ton front se déploie,
Quand l'espoir le plus doux nous doit combler
de joie,

Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorsque de l'Empereur il brave le courroux,
Que pour sauver nos jours il hazarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même & qu'il se sacrifie?

Le jeune Arzemon.

Il en fait trop peut-être.

Arzame.

Ah! calme ta douleur,

Mon frere, elle est injuste.

Le

Le jeune Arzemon.

Oui, pardonne, ma sœur ;
Pardonne ; écoute au moins : Megatise est fidele,
Notre culte est le sien, je réponds de son zele,
C'est un frere ; à ses yeux nos cœurs peuvent
s'ouvrir.

Dans celui d'Tradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentimens secrets ce Romain nous con-
serve ?

Il paraissait troublé, tu t'en souviens : observe,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de César, de toi-même,
Des loix que nous suivons, d'un malheureux qui
t'aime.

Arzame.

Cher frere, tendre amant, que peux-tu demander ?

Le jeune Arzemon.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,
Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

Arzame.

J'en verserai, peut-être, en osant t'obéir.

Le jeune Arzemon.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

Arzame.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie ;
Tu ne la connais point : un sentiment si bas
Blesse le nœud d'himen & ne l'affermir pas.

Le jeune Arzemon.

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'a-
nime.

Arzame.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime. . .

J'2-

J'avoueraï qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

Le jeune Arzemon.

Il t'aimait ?

Arzame.

Il l'a dit.

Le jeune Arzemon.

Il t'aimait !

Arzame.

Sa poursuite

A lui tout confier malgré moi m'a réduite.

Il a su les secrets de ma religion,

Et de tous mes devoirs, & de ma passion.

Par de profonds respects, par un aveu sincère,

J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire.

A ses empressemens j'ai mis ce frein sacré ;

Ce secret à jamais devait être ignoré,

Tu me l'as arraché ; mais crains d'en faire usage.

Le jeune Arzemon.

Acheve. Il a donc su ce serment qui m'engage,

Qui rejoint par nos loix le frere avec la sœur ?

Arzame.

Oui.

Le jeune Arzemon.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint ?

Arzame.

L'horreur.

Le jeune Arzemon à Megatise.

C'est assez, je vois tout : le barbare ! il se venge.

Arzame.

Malgré notre himénée à ses yeux trop étrange,

Malgré cette horreur même, il ose protéger

Notre sainte union, bien loin de s'en venger.

Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

Le

Le jeune Arzemon.

Ah! ma sœur! ... c'en est fait.

Arzame.

Tu fremis & tu pleures!

Le jeune Arzemon.

Qui? moi! ... Ciel! ... Iradan.

Arzame.

Pourrais-tu soupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner?

Le jeune Arzemon.

Pardonne... en ces momens... dans un lieu si
barbare...

Parmi tant d'ennemis... aisément on s'égare...
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

Arzame.

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu fors! ... demeure, attends, ma douleur t'en
conjure.

Le jeune Arzemon.

Ami, veille sur elle... ô tendresse! ... ô nature!

(avec fureur.)

Que vais-je faire! ah Dieu... Vengeance, en-
tends ma voix!

(Il embrasse sa sœur en pleurant.)

Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.

(il sort.)

SCÈNE III.

ARZAME, MEGATISE.

Arzame.

Arrête! ... que veut-il? qu'est-ce donc qu'il
prépare,

De

De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare?
Et dans quel tems, grand Dieu ! . . . qu'en peux-
tu soupçonner ?

Megatise.

Des malheurs.

Arzame.

Contre moi le sort veut s'obstiner,
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

Megatise.

Puisse le juste ciel veiller sur votre vie !

Arzame.

Je tremble, je crains tout quand je suis loin de lui.
J'avais quelque courage, il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces Juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?
Assez infortuné pour servir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs mystères affreux.

Megatise.

Hélas ! en tous les tems leurs complots sont à
craindre :

César les favorise, ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister ?
Êtes-vous sûre enfin de sa persévérance ?
On se lasse souvent de servir l'innocence ;
Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur.
Je l'ai trop éprouvé.

Arzame.

Si tel est mon malheur,
Si le noble Iradan cesse de me défendre,
Il faut mourir . . . grand Dieu, quel bruit se fait
entendre !
Quels mouvemens soudains, & quels horribles
cris !

SCE-

SCÈNE IV.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, Sol-
dats, le jeune ARZEMON enchaîné.

Cesene.

Qu'on le traîne à ma suite: enchainez, mes
amis,

Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide,
Préparez mille morts à ce lâche homicide;
Vengez mon frere:

Arzame.

O Ciel!

Megatise.

Malheureux!

Arzame (tombe sur une banquette.)

Je me meurs.

Cesene.

Femme ingrate! est-ce toi qui guidais ses fureurs?

Arzame (se relevant.)

Comment! que dites-vous? quel crime a-t-on pu
faire?

Cesene.

Le monstre!.. quoi! plonger une main sanguinaire
Dans le sein de son maître & de son bienfaiteur,
Frapper, assassiner votre libérateur!
A mes yeux! dans mes bras! un coup si détestable,
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

Arzame.

Ciel! Iradan n'est plus!

Cesene.

Les Dieux, les justes Dieux

N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.

Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu sa main cruelle

D

S'af-

S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle;

Arzame.

Je respire un moment.

Cesene [aux soldats.]

Soldats qui me suivez

Déployez les tourmens qui lui sont réservés. . .

Parle, avant d'expirer, nomme-moi ton complice.

[montrant *Megatise*.]

Est-ce ta sœur, ou lui? . . parle avant ton supplice. . .

Tu ne me réponds rien... quoi! lorsqu'en ta faveur

Nous offensions hélas! nos Dieux, notre Empereur,

Quand nos soins redoublés, & Part le plus pénible,

Trompaient pour te sauver ce Pontife inflexible,

Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'effroi

Nous exposions nos jours & pour elle & pour toi;

De nos bontés, grand Dieu! voilà donc le salaire!

Arzame.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon

frere.

Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé

S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

Le jeune Arzemon (à *Cesene*.)

A la fin je retrouve un reste de lumière. . .

La nuit s'est dissipée. . . un jour affreux m'éclaire. . .

Avant de me punir, avant de te venger

Daigne répondre un mot, j'ose t'interroger . . .

Ton frere envers nous deux n'était donc pas un
traître?

Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand Prêtre?

Cesene.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler

Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

Le jeune Arzemon.

Il suffit: je me jette à tes pieds que j'embrasse.

A ton cher frere, à toi je demande une grace,

C'est

C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourmens
 Que la vengeance ajoute à la mort des méchans :
 Je les ai mérités : ton courroux légitime
 Ne saurait égaler mes remords & mon crime.

Cesene.

Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains,
 Soyons justes, amis, & non pas inhumains.
 Sa mort doit me suffire.

Arzame.

Eh bien, il la mérite,
 Mais joignez-y sa sœur, elle est déjà proscrite.
 La vie en tous les tems ne me fut qu'un fardeau
 Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.
 Je suis sa sœur, sa femme, & cette mort m'est dûe.

Megatise.

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue.
 C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
 Par un avis trompeur, à tant de cruauté.
 Seigneur, je vous ai vu, dans ce séjour du crime,
 Aux tyrans assemblés promettre la victime.
 Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penser
 Que vous la promettiez pour les mieux abuser ?
 Je suis Guebre & grossier, j'ai trop cru l'apparence,
 Je l'ai trop bien instruit, il en a pris vengeance.
 La faute en est à vous, vous qui la protégez.
 Votre frere est vivant, pesez tout, & jugez.

Cesene.

Va, dans ce jour de sang, je juge que nous sommes
 Les plus infortunés de la race des hommes. . .
 Va, fille trop fatale à ma triste maison,
 Objet de tant d'horreur, de tant de trahison ;
 Je ne me répens point de t'avoir protégée,
 Le traître expirera ; mais mon ame affligée
 N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
 Mes pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain.
 Tu mourras ; aux tyrans rien ne peut te soustraire :

D 2

Mais

Mais je te pleure encor en punissant ton frere.

(Aux soldats.)

Revolons près du mien, secondons les secours
Qui raniment encor ses déplorables jours.

SCENE V.

ARZAME seule.

Dans sa juste colere, il me plaint, il me pleure!
Tu vas mourir, mon frere, il est tems que je meure,
Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de dou-
leurs . . .

O mort! ô destinée! ô Dieu de la lumiere!
Créateur incréé de la nature entiere,
Etre immense & parfait, seul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité!

Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage!
La nature est ta fille, & l'homme est ton image.

Arimane a-t-il pu défigurer ses traits,
Et créer le malheur, ainsi que les forfaits!

Est-il ton ennemi? Que sa puissance affreuse
Arrache donc la vie à cette malheureuse.

J'espere encore en toi, j'espere que la mort
Ne pourra malgré lui détruire tout mon sort.

Oui, je nâquis pour toi, puisque tu m'as fait naî-
tre ;

Mon cœur me l'a trop dit; je n'ai point d'autre
maître.

Cet être malfaisant qui corrompt ta loi,
Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.

Par lui persécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie.

Il en est une heureuse, & je veux y courir:
C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

ACTE



ACTE IV.

SCÈNE I.

Le vieil ARZEMON, MEGATISE.

Le vieil Arzemon.

Tu gardes cette porte & tu retiens mes pas!
Tu me fais cet affront, toi Megatise!

Megatise.

Hélas!

Triste & cher Arzémon, vieillard que je révere,
Trop malheureux ami, trop déplorable pere,
Qu'exiges-tu de moi?

Le vieil Arzemon.

Ce que doit l'amitié.

Pour servir les Romains es-tu donc sans pitié?

Megatise.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices;
Crain ce séjour de sang, de crimes, de supplices.
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans.
La mort nous environne.

Le vieil Arzemon.

Où sont mes chers enfans?

Megatise.

Je te l'ai déjà dit, leur péril est extrême.
Tu ne peux les servir, tu te perdras toi-même.

Le vieil Arzemon.

N'importe, je prétends faire un dernier effort:

D 3

Je

Je veux, je dois parler au Commandant du Fort.
N'est-ce pas Iradan que, pendant son voyage,
L'Empereur a nommé pour garder ce passage?

Megatise.

C'est lui-même, il est vrai, mais crains de l'arrêter.

Hélas ! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

Le vieil Arzemon.

Il me refuserait une simple audience ?

Megatise en pleurant.

Oui.

Le vieil Arzemon.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,
Qu'il daigne me parler ?

Megatise.

A toi ?

Le vieil Arzemon.

Les plus grands Rois,
Vers les derniers humains s'abaissent quelque-
fois.

Ils redoutent des Grands le séduisant langage,
Leur bassesse orgueilleuse & leur trompeur hom-
mage ;

Mais oubliant pour nous leur sombre majesté
Ils aiment à fourire à la simplicité.

Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux présens dont mon art embellit la nature,
Ce Gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ses mains présenté ?

Megatise.

Quoi ! tu ne fais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux ?

Le vieil Arzemon.

Je fais qu'ici tout m'intimide,

Que

Que l'inhumanité, la persécution
Menacent mes enfans & ma religion.
C'est ce que tu m'as dit, & c'est ce qui m'oblige
A voir cet Iradan. . . son intérêt l'exige.

Megatise.

Va, fuis, n'augmente point par tes soins obstinés
La foule des mourans & des infortunés.

Le vieil Arzemon.

Quel discours effroyable! explique-toi.

Megatise.

Mon chef, mon protecteur, est expirant, peut-
être.

Le vieil Arzemon.

Lui!

Megatise.

Tremble de le voir.

Le vieil Arzemon.

Pourquoi m'en détourner?

Megatise.

Ton fils, ton propre fils vient de l'affaffiner.

Le vieil Arzemon.

O Soleil! ô mon Dieu! soutenez ma vieillesse!
Qui, lui? ce malheureux, porter sa main trai-
tresse,

Sur qui! . . . pour un tel crime ai-je pu l'élever!

Megatise.

Voi quel tems tu prenais, rien ne peut le sauver.

Le vieil Arzemon.

O comble de l'horreur! hélas! dans son enfance
J'avais cru de ses sens calmer la violence;
Emporté, mais sensible, il était généreux.
Quel démon l'a changé! quel crime! . . . ah mal-
heureux!

Megatise.

C'est moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne fuive point la
mienne.

Ecarte-toi, te dis-je.

Le vieil Arzemon.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !
Quelques jours malheureux & voisins du trépas,
Ce Soleil dont mes yeux, appésantis par l'age,
Apperçoivent à peine une infidèle image,
Ces vains restes d'un sang déjà froid & glacé.
J'ai vécu, mon ami ; pour moi tout est passé,
Mais avant de mourir je dois parler.

Megatise.

Demeure,

Respecte d'Iradan la triste & dernière heure.

Le vieil Arzemon.

Infortunés enfans, & que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

Megatise.

Hélas ! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

Le vieil Arzemon.

Que je voye Iradan.

Megatise.

Que ton zèle empressé
Respecte plus le sang que ton fils a versé.
Atten, qu'on sache au moins si, malgré la bles-
sure,
Il reste assez de force encore à la nature,
Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

Le

Le vieil Arzemon.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous
plonger !

Megatise.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'allar-
ment.

Le vieil Arzemon.

Tout doit nous allarmer.

Megatise.

Que mes pleurs te désarment.

Mon pere, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,
Et son frere est témoin de son dernier moment.

Cache-toi, je viendrai te parler & t'instruire.

Le vieil Arzemon.

Garde-toi d'y manquer . . . Dieu qui m'as su con-
duire,

Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaïsser sur nous tes regards paternels.

SCENE II.

IRADAN, le bras en écharpe, appuyé sur
CESENE, MEGATISE.

Cesene.

Megatise aide nous, donne un siège à mon
frere,

A peine il se soutient, mais il vit ; & j'espere
Que malgré sa blessure & son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous fera rendu.

Iradan à Megatise.

Donne, ne pleure point.

D 5

Ce-

Cesene à Megatise.

Veille sur cette porte,
Et prends garde sur-tout qu'aucun n'entre & ne
sorte.

(à Iradan.)

(Megatise sort.)

Prends un peu de repos nécessaire à tes sens,
Laisse-nous ranimer tes esprits languissans.
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse!

Iradan.

Ah! *Cesene*, au Prétoire on veut que je paraïsse!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte, & déjà le Prétoire
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puissant est toujours des Grands favorisé.
Ils se maintiennent tous, le faible est écrasé:
Ils sont maîtres des loix dont ils sont interprètes;
On n'écoute plus qu'eux, nos bouches sont muet-

tes.

On leur donne le droit de Juges souverains;
L'autorité réside en leurs cruelles mains,
Je perds le plus beau droit, celui de faire grace.

Cesene.

Eh pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obscur qui t'ose assassiner?

Iradan.

Ah! qu'il vive!

Cesene.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre érat la gêne & les entraves;
Sous le nom de guerriers nous devenons esclaves.

Il n'est plus tems de fuir ce séjour malheureux,
Véritable prison qui nous retient tous deux.
César est arrivé; la tête de l'armée

Garde

Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
 Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
 Que ces prêtres sanglans excitent dans mon cœur.
 Et loin de te venger de leur troupe parjure,
 De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure.
 Avec eux malgré moi je dois me réunir ;
 C'est ton lâche assassin que nous devons punir.
 Et puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,
 Aux Sacrificateurs j'ai promis la victime :
 Ta sûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
 Il est Guebre, il suffit, César te punirait.

Iradan.

Je ne fais; mais sa mort en augmentant mes peines,
 Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

SCÈNE III.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

Arzame se jettant à genoux.

Dans ma honte, Seigneur, & dans mon déses-
 poir
 J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
 Je le sens; ma présence, à vos yeux téméraire,
 Ne rappelle que trop le forfait de mon frere,
 L'audace de sa sœur est un crime de plus.

Cesene (la relevant)

Ah! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus?

Arzame.

Seigneur, on va traîner mon cher frere au sup-
 plice,
 Vous l'avez ordonné, vous lui rendez justice;

Et

Et vous me demandez ce que je veux !.. La mort,
La mort, vous le savez.

Cesene.

Va, son funeste fort

Nous fait frémir assez dans ces momens terribles.
N'ulcere point nos cœurs, ils sont assez sensibles.
Eh bien, je veillerai sur tes jours innocens ;
C'est tout ce que je puis, compte sur mes sermens.

Arzame.

Je vous les rends, Seigneur, je ne veux point de
grace.

Il n'en veut point lui-même ; il faut qu'on satis-
fasse

Au sang qu'a répandu sa détestable erreur :
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis : votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, & si votre courage,
Si votre bras vengeur sur sa tête étendu,
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû,
Ma main fera plus prompte & mon esprit plus
ferme.

Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le ter-
me ?

Deux Guebres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Ro-
mains ?

Cesene.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre,
Sans qu'un Dieu dans mon cœur, ardent à te dé-
fendre,

Ne souleve mes sens & crie en ta faveur.

Iradan.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse & d'hor-
reur.

SCENE

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE,
MEGATISE.

Cesene.

Eh bien, faut-il livrer ce malheureux coupable?

Megatise.

Rien encore n'a paru.

Cesene.

Son supplice équitable

Pourrait de nos tyrans défarmer la fureur.

Arzame.

Ils feraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

Megatise.

Cependant un vieillard dans sa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds.
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grace qu'il demande?

Iradan.

Une grace! qui? moi!

Cesene.

Que veut-il? qu'il attende.

Pourquoi troubler l'horreur de nos affreux ennuis?
Allons livrer le traître.

Arzame.

Allez & je vous suis.

Cesene à Megatise.

Qu'il suspende du moins sa prière indiscrete.

Iradan.

Mon frere, la faiblesse où mon état me jette

Me

Me permettra peut-être encor de lui parler.
 Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
 Ne peut être fans doute ignoré de personne:
 Et puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
 Puisque mon sort le touche, il vient pour me ser-

vir.

Megatise.

Il me l'a dit du moins.

Iradan.

Qu'on le fasse venir.

S C E N E V.

Les Personnages précédens. (Megatise s'avance vers le vieil Arzemon qu'on voit à la porte.)

Megatise à Arzemon.

La bonté d'Iradan se rend à ta priere.
 Avance... Le voici.

Arzame.

Juste ciel! ... Ah! mon pere!

A mes derniers momens, quel Dieu vient vous offrir?

Et que venez-vous faire en ces lieux?

Cesene.

M'attendrir.

Iradan.

Vieillard, que je te plains! que ton fils est coupable!

Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.

J'aimai tes deux enfans, & dans ce jour d'horreurs,

Va,

Va, je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

Le vieil Arzemon.

Oui, Tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamna-
bles :

Ceux qui forcent au crime en sont les seuls cou-
pables.

Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment :
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique,

Iradan.

Qu'on l'amène sur l'heure.

Arzame.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,
Quels momens ! quels témoins ! & quel horrible
jour !

SCÈNE VI.

*Les Personnages précédens, le jeune ARZE-
MON enchaîné.*

Le jeune Arzemon.

Hélas ! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un honnête homme à qui je dois mon
être,
Dont j'ai déshonoré la vieilleffe & le sang ;
Aux yeux d'un bienfaïcteur dont j'ai percé le flanc ;
Aux regards indignés de son vertueux frere ;
Devant vous, ô ma sœur ! dont la juste colere,
Les charmes, la terreur, & les sens agités,
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités !

Le

Le vieil Arzemon (les regardant tous.)

J'apporte à ces douleurs dont l'excès vous dévore,
Des consolations, s'il peut en être encore.

Arzame.

Il n'en fera jamais après ce coup affreux.

Cesene.

Qui! . . . toi nous consoler! toi, pere malheureux!

Le vieil Arzemon.

Ce nom couta souvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles.
Mais vous les chérez.

Iradan.

Quels discours étonnans!

Cesene.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens?

Le vieil Arzemon.

Que n'ai je appris plutôt dans mes sombres re-
traites

Le lieu, le nouveau poste & le rang où vous êtes?
La guerre loin de moi porta toujours vos pas.
Enfin je vous retrouve.

Cesene.

En quel état, hélas!

Le vieil Arzemon.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés?

Arzame.

Ah! les loix le commandent.

Oui, nous devons mourir.

Le vieil Arzemon.

Seigneur, écoutez-moi. . . .

Il vous souvient des jours de carnage & d'effroi
Où de votre Empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Emesse enflammée.

Ira-

Iradan.

S'il m'en souvient, Grands Dieux!

Cesene.

Oui, nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

Iradan.

Emesse fut détruite, & j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous ?

Le vieil Arzemon.

Non, Seigneur, & j'abhorre

Ce mercenaire usage & ces hommes cruels,
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure,
Je n'ai point par le meurtre offensé la nature.
Je naquis vers Emesse, & depuis soixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je fais qu'en cette ville un himen bien funeste
Vous engagea tous deux.

Cesene.

O sort que je déteste!

De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit?

Le vieil Arzemon.

Je les fais mieux que vous: ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Emesse embrasée:
La mere de l'un d'eux y périt écrasée;
Et l'autre fut tromper par un heureux effort
Le glaive des Romains, & la flamme & la mort.

Cesene.

Et qui des deux vivait ?

Iradan.

Et qui des deux respire ?

Le vieil Arzemon.

Hélas! vous saurez tout: je dois d'abord vous
dire,

E

Qu'ar-

Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
 Cette mere échappa par un obscur sentier;
 Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontiere,
 Le sort la conduisit sous mon humble chaumiere.
 A ce tendre dépôt, du sort abandonné,
 Je divisai le pain que le Ciel m'a donné.
 Ma loi me le commande, & mon sensible zèle,
 Seigneur, pour être humain n'avait pas besoin
 d'elle.

Cefene.

Eh quoi! privé de biens tu nourris l'étranger!
 Et Cefar nous opprime ou nous laisse égorger!

Iradan se soulevant un peu.

Que devint cette femme? . . . ô Dieu de la justice!
 Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice?

Le vieil Arzemon.

Dans ma retraite obscure elle a languï deux ans.
 Le chagrin desséçait la fleur de son printems.

Iradan.

Hélas!

Le vieil Arzemon.

Elle mourut; je fermai sa paupiere;
 Elle me fit jurer à son heure dernière
 D'élever ses enfans dans sa Religion.
 J'obéis. Mon devoir & ma compassion
 Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur en-
 fance.

Ces tendres orphelins pleins de reconnaissance,
 M'aimaient comme leur pere, & je l'étais pour
 eux.

Cefene.

O destins!

Iradan.

O momens trop chers, trop douloureux!

Cefene.

Cefene.

Une faible esperance est elle encor permise?

Arzame.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surpris.

Le jeune Arzemon.

Et moi je crains, ma sœur, à ce récit confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

Iradan.

Que me préparez-vous? O cieux! que dois-je
croire?

Cefene.

Ah! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclaircissement sur ma fille & son fils?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoi-
gnage,

Quelque indice du moins?

Le vieil Arzemon à Iradan.

Réconnaissez ce gage

D'un malheur sans exemple & de la vérité.
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.

(Il donne la lettre.)

Vous en croirez les traits qu'une mere expirante
A tracés devant moi d'une main défailante.

Iradan.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
Et ma main tremble trop: rien, mon frere, prend, li,

Cefene.

Oui, c'est ta tendre épouse: ô sacré caractere!

(Il montre la lettre à Iradan.)

Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frere.

*Iradan [prend la main d'Arzame, & regarde
avec larmes le jeune Arzemon, qui se cou-
vre le visage.]*

Voilà mon fils, ta fille, & tout est découvert.

Arzame à Cefene qui l'embrasse.

Quoi! je naquis de vous!

Iradan.

Quoi! le Ciel qui me perd.
Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

*Le jeune Arzemon (se jettant aux genoux
d'Iradan.)*

Du nom de pere, hélas! osai-je vous nommer!
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

Iradan (se relevant & l'embrassant.)

Non, tu n'es que mon fils.

(Il retombe.)

Cefene.

Que j'étais aveuglé.

Sans ce vieillard, mon frere, il était immolé:
Les bourreaux l'attendaient . . . quel bruit se fait
entendre?

Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre?

Megatise rentrant.

Un ordre du Prétoire au Pontife est venu.

Cefene.

Est-ce un arrêt de mort?

Megatise.

Il ne m'est pas connu.

Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

Iradan.

Les cruels!

Cefene.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

Mega-

Megatise.

Je fais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard
Et le frere & la sœur.

Cesene.

O justice! ô César!
Vous pouvez le souffrir! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie?

Le jeune Arzemon.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.
J'en étais incapable, eux seuls vous ont frappé.
J'expierai dans leur sang mon crime involontaire..
Déchirons ces serpens dans leur sanglant repaire,
Et vengeons les humains trop longtems abusés
Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.
Que l'Empereur après ordonne mon supplice,
Il n'en jouira pas, & j'aurai fait justice,
Il me retrouvera, mais mort, enseveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

Iradan.

Calme ton désespoir, contien ta violence.
Elle a couté trop cher. Un reste d'espérance
Mon frere, mes enfans, doit encor nous flatter.
Le destin paraît las de nous persécuter.
Il m'a rendu mon fils, & tu revois ta fille?
Il n'a pas réuni cette triste famille
Pour la frapper ensemble, & pour mieux l'immo-
ler.

Arzame.

Qui le fait.

Iradan.

A César que ne puis-je parler!
Je ne puis rien, je sens que ma force s'affaïsse.
Tant de soins, tant de maux, de crainte, de ten-
dresse,

De mon corps languissant ont dissous les esprits.

(à son fils.)

Soutien-moi.

Le jeune Arzemon.

L'oserai-je ?

Iradan.

Oui, mon fils... mon cher fils!

Arzame à Cefene.

Eh quoi ! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon pere, assiége encor la porte?

Cefene.

Va, j'en jure le Ciel, juste effroi des méchans,
Ces meurtriers sacrés n'y seront pas longtems.
S'il est des Dieux cruels, il est des Dieux propices,
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces Dieux sont la constance & l'intrepidité,
Les mépris des tyrans & de l'adversité.

(au jeune Arzemon.)

Vien, & pour expier le meurtre de ton pere,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec son frere.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE

 ACTE V.

SCÈNE I.

IRADAN, le jeune ARZEMON,
ARZAME.

Iradan.

Non, ne m'en parlez plus, je bénis ma blessure,
Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure ;
Vos peres trop heureux retrouvent leurs enfans,
Le ciel vous a rendus à nos embrassemens.
Vos amours offensaient & Rome & la nature.
Rome les justifie, & le Ciel les épure.
Cet autel que mon frere avait dressé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux qui nourrit votre enfance,
Y verra consacrer votre sainte alliance.
Les prêtres des enfers & leur zèle inhumain,
Respecteront le sang d'un citoyen Romain.

Arzame.

Hélas ! l'esperez-vous ?

Iradan.

Quelles mains sacrilèges
Oseraient de ce nom braver les privilèges ?
Cesene est au Prétoire ; il faudra le fléchir.
Des formes de nos loix on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles ?
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.

E 4

Le

Le tems fera le reste, & si vous persistez
 Dans un culte ennemi de nos solemnités,
 En déroband ce culte aux regards du vulgaire,
 Vous forcerez du moins nos tyrans à se taire.

Dieu qui me les rendez, favorisez leurs feux,
 Dieu de tous les humains, daignez veiller sur eux.

Arzame.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse ?
 Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

Le jeune Arzemon (baissant la main d'Iradan.)
 Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
 Mon pere !

Iradan l'embrassant.

Mon cher fils !

Le jeune Arzemon.

Le trépas m'était dû.

Vous me donnez Arzame !

Arzame.

Et pour comble de joie,

C'est Cefene mon pere . . . oui, le ciel nous l'envoie.

SCENE II.

Les Personnages précédens, CESENE.

Iradan.

Quelle nouvelle heureuse apportez-vous enfin ?

Cefene.

J'apporte le malheur, & tel est mon destin.

Ma

Ma fille, on nous opprime ; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe sans intervalle.
Le Prétoire est séduit.

Le jeune Arzemon.

Que je suis allarmé !

Iradan.

Quoi ! tout est contre nous !

Cesene.

On a déjà nommé

Un nouveau Commandant pour remplir votre
place.

Iradan.

C'en est fait, je vois trop notre entière disgrâce.

Cesene.

Ah ! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
De cesser de servir, de vivre enfin pour soi . . .

Iradan.

Qu'on est faible, mon frere, & que le cœur se
trompe !

Je détestais ma place & son indigne pompe,
Ses fonctions, ses droits, je voulais tout quitter ;
On m'en prive, & l'affront ne se peut supporter.

Cesene.

Ce n'est point un affront, ces pertes sont commu-
nes :

Préparons-nous, mon frere, à d'autres infortunes.
Notre hymen malheureux formé chez les Persians
Est déclaré coupable ; on ôte à nos enfans
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

Le jeune Arzemon.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie,
Par la rage égarée, & sur-tout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.
Mais il me reste au moins le droit de la vengeance ;
On ne peut me l'ôter.

Arzame.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Ro-
mains.

Des parens généreux sont mes seuls souverains.

Césène l'embrassant.

Ah! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage.
Fille digne de moi, conserve ton courage.

Arzame.

Nous en avons besoin.

Césène.

Nos lâches oppresseurs
Dédaignent ma colere, insultent à nos pleurs,
Demandent notre sang.

Arzame.

J'en suis la cause unique :

J'étais le seul objet qu'un Sacerdoce inique
Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même Dieu que lui.
L'Empereur serait-il assez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une seule victime ?
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver ?
Le Dieu qui sur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hazard en despotique maître ?
Pour laisser opprimer ses généreux guerriers,
Nos meilleurs Citoyens, ses meilleurs Officiers ;
Sur quoi? sur un arrêt des Ministres d'un Tem-
ple :

Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple ;
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les Rois,
Que pour y tempérer la dureté des loix ;
Eux qui, loin de frapper l'innocent misérable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre César invisible aux humains ?

De

De quoi lui sert un sceptre oisif entre ses mains ?
Est-il, comme vos Dieux, indifférent, tranquile,
Des maux du monde entier spectateur inutile.

Cesene.

L'Empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué.
On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué
Il laisse agir la loi.

Iradan.

Loi vaine & chimérique,
Loi favorable aux Grands, & pour nous tyrannique!

Cesene.

Je n'ai qu'une ressource, & je vais la tenter.
A César malgré lui je cours me présenter :
Je lui crierai justice : & si les pleurs d'un pere
Ne peuvent adoucir ce despote sévere,
S'il détourne de moi des yeux indifférens,
S'il garde un froid silence ordinaire aux tyrans,
Je me perce à sa vûe : il frémira peut-être ;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai, Barbare, appren à gouverner.

Iradan.

Vous n'irez point sans moi.

Cesene.

Quelle erreur vous entraîne !
Votre corps affaibli se soutient avec peine ;
Votre sang coule encor . . . demeurez & vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour si vous pouvez.
Vien, Arzemon.

Le jeune Arzemon.

J'y vole.

Arzame.

Arzame.

Arrêtez! . . . ô mon pere! . . .
 Cher frere! cher époux! . . . ô ciel que vont-ils
 faire!

S C E N E III.

IRADAN, ARZAME.

Arzame.

Peut-être que César se laissera toucher.

Iradan.

Hélas! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher?
 Je respecte César; mais souvent on l'abuse.
 Je vois que de révolte un ennemi m'accuse.
 J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité,
 Tant de droits ne sont rien contre l'autorité.
 Elle est sans yeux, sans cœur. Le guerrier le plus
 brave

Quand César a parlé n'est plus qu'un vil esclave.
 C'est le prix du service & l'usage des Cours.

Arzame.

Bienfaicteur adoré, que je crains pour vos jours,
 Pour mon fatal époux, pour mon malheureux
 pere,
 Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misere!
 Il n'a fait que du bien: ses respectables mœurs
 Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs,
 La vertu devient crime aux yeux qui nous hais-
 sent:

C'est une impiété que dans nous ils punissent.
 On me l'a toujours dit: le nouveau Gouverneur,

Sans

Sans doute est envoyé pour servir leur fureur :
On va vous arrêter.

Iradau.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami commandé pour nous prendre,

Nous chargerait de fers au nom de l'Empereur,
Nous conduirait lui-même, & s'en ferait honneur.
Telle est des courtisans la bassesse cruelle.
Notre indigne Pontife à sa haine fidele
N'attend que le moment de se rassasier
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
Dans l'état où je suis son triomphe est facile.
Nous voici tous les deux sans force & sans azile,
Nous débattant en vain, par un pénible effort,
Sous le fer des tyrans dans les bras de la mort.

S C E N E IV.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZEMON.

Iradau.

Vénérable vieillard, que viens-tu nous apprendre?

Le vieil Arzemon.

C'est un événement qui pourra vous surprendre,
Et peut-être un moment soulager vos douleurs,
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.

Votre fils, votre frere . . .

Iradau.

Explique-toi.

Arza-

Arzame.

Je tremble.

Le vieil Arzemon.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble,
 Du quartier de César ils suivaient les chemins.
 Du grand Prêtre accouru les suivans inhumains
 Ordonnent qu'on s'arrête, & demandent leur
 proie.

A mes yeux consternés le Pontife déploie
 Un arrêt que sa brigade au Prêtoire a surpris.
 On l'a dû respecter; mais, Seigneur, votre fils,
 Dans son emportement pardonnable à son age,
 Contr'eux, le fer en main, se présente & s'engage;
 Votre frere le suit d'un pas impétueux;
 Megatise à grands cris s'élançe au milieu d'eux;
 Des soldats s'attroupaient à la voix du grand
 Prêtre,

Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître.
 De toutes parts on s'arme & le fer brille aux
 yeux:

Je voyais deux partis ardents, audacieux,
 Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
 Je ne fais quelle main (qu'on va nommer impie)
 Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
 Sur l'orgueilleux Pontife a porté le trépas.
 Sous vingt coups redoublés, j'ai vu tomber ce
 traître,

Indigne de sa place & du saint nom de Prêtre.
 Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu;
 Il blasphémait ses Dieux qui l'ont mal défendu,
 Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

Iradan.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

Arzame.

Ah! son sang odieux répandu justement

Sera

Sera vengé bientôt & payé cherement.

Le vieil Arzemon.

Je le crois. On difait qu'en ce désordre extrême,
César doit au château se transporter lui-même.

Arzame.

Qu'est devenu mon pere ?

Iradan.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous, ni pour lui.
(le vieil Arzemon sort.)

SCÈNE V.

IRADAN, CESENE, ARZAME,
le jeune ARZEMON.

Cesene.

Sans doute il n'en est point; mais la terre est
vengée.

Par votre digne fils ma gloire est partagée;
C'est assez.

Le jeune Arzemon.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs:
Puisse perir ainsi tous les persécuteurs:
Le Ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre:
Que le Ciel les en frappe & délivre la terre,
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent;
Mon pere entre vos bras, je mourrai trop content.

Iradan.

La mort est sur nous tous, mon fils; à ses appro-
ches

Je ne te ferai point d'inutiles reproches.

Ce nouveau coup nous perd, & ce monstre ex-
piré, Tout

Tout barbare qu'il fut, était pour nous sacré.
César va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frere, deux enfans, tout est ici victime,
Tout attend son arrêt. Flèrri, dépossédé,
Prisonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur vainement consacrée.

Cesene.

Eh quoi ! je ne vois plus ce fidele Arzémon !
Serait il renfermé dans une autre prison ?
A-t-on déjà puni son respectable zele,
Et les bienfaits surtout de sa main paternelle ?
Au supplice, ma fille, il ne peut échapper,
César, de toutes parts, nous fait envelopper.

Arzame.

J'entends déjà sonner les trompettes guerrieres.
Et je vois avancer les troupes meurtrieres.
Depuis qu'on m'a conduit en ce malheureux
fort,
Je n'ai vu que du sang, des bourreaux & la mort.

Cesene.

Oui, c'en est fait, ma fille.

Arzame.

Ah ! pourquoi suis-je née ?

Cesene embrassant sa fille.

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frere ! ... & toi, ton déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils sont du moins finis,

Iradan.

La garde du Prétoire en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même ! ... à genoux, mes en-
fans.

Arzame.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers momens !

SCE-

Les Pe
Gar
TIS

E
Enfi
Il est t
Le dé

L'inté
Leve
Peres
Dans
D'av

On r

Seig

Vou

Vou

Le

Je f

Sa

On

Sac

Je

SCÈNE DERNIÈRE.

*Les Personnages précédens, L'EMPEREUR,
Gardes, le vieil ARZEMON & MEGATISE, au fond.*

L'Empereur.

Enfin, de la justice à mes sujets rendue,
Il est tems qu'en ces lieux la voix soit entendue.
Le désordre est trop grand. De tout je suis in-

fruit,

L'intérêt de l'État m'éclaire & me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Peres, enfans, soldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats & de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

Cesene.

On m'a fermé l'accès.

Iradan.

Le respect & les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'Empereur.

Vous vous trompiez: c'est trop vous défier de
moi,

Vous avez outragé l'Empereur & la loi.
Le meurtre d'un Pontife est surtout punissable.
Je sais qu'il fut cruel, injuste, inexorable ;
Sa soif du sang humain ne se put assouvir.
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.
Je vous eusse écouté: la voix de l'innocence

F

Par-

82 *LES GUEBRES,*

Parle à mon Tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon Trône est la seule équité.

Iradan.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colere:
Epargnez les enfans, & punissez le pere.

L'Empereur.

Je fais tous vos malheurs. Un vieillard dont la
voix

Jusqu'aux pieds de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincere.
Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(au vieil Arzemon.)

Approchez, Arzemon, venez vous présenter.

Dans un culte interdit par une loi sévere

Vous avez élevé la sœur avec le frere.

C'est la premiere source où de tant de fureurs

Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.

Des prêtres emportés par un funeste zèle

Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.

Ils auraient dû l'instruire & non la condamner.

Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas su
borner,

Fiers de servir le Ciel, ils servaient leur vengeance.

De ces affreux abus j'ai senti l'importance;

Je les viens abolir.

Iradan.

Rome, les nations

Vont bénir vos bontés.

L'Empereur.

Les persécutions

Ont mal servi ma gloire & font trop de rebelles.

Quand le Prince est clément, les sujets sont fideles.

On m'a trompé longtems; je ne veux désormais

Dans les prêtres des Dieux que des hommes de
paix,

Des

Des ministres chéris de bonté, de clémence,
 Jaloux de leurs devoirs & non de leur puissance,
 Honorés & soumis, par les loix foutenus,
 Et par ces mêmes loix fagement contenus,
 Loin des pompes du monde, enfermés dans leur
 temple,

Donnant aux nations le précepte & l'exemple ;
 D'autant plus révéérés qu'ils voudront l'être moins ;
 Dignes de vos respects & dignes de mes soins.
 C'est l'intérêt du peuple & c'est celui du maître.
 Je vous pardonne à tous ; c'est à vous de connaître
 Si de l'humanité je me fais un devoir,
 Et si j'aime l'État plutôt que mon pouvoir. . . .

Iradan, désormais loin des murs d'Apamée,
 Votre frere avec vous me suivra dans l'armée ;
 Je vous verrai de près combattre sous mes yeux :
 Vous m'avez offensé, vous m'en servirez mieux.
 De vos enfans chéris j'approuve l'himenée.

(à Arzame & au jeune Arzemon.)

Méritez ma faveur qui vous est destinée.

(au vieil Arzemon.)

Et toi qui fus leur pere. & dont le noble cœur
 Dans une humble fortune avait tant de gran-
 deur,

J'ajoute à ta campagne un fertile héritage.
 Tu mérites des biens, tu fais en faire usage.
 Les Guebres désormais pourront en liberté
 Suivre un culte secret longtems persécuté.
 Si ce culte est le tien, fans doute il ne peut nuire :
 Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
 Qu'ils jouissent en paix de leurs droits, de leurs
 biens,
 Qu'ils adorent leur Dieu ; mais fans blesser les
 miens :
 Que chaqun dans sa loi cherche en paix la lu-
 miere.

Mais la loi de l'État est toujours la première:
Je pense en citoyen, j'agis en Empereur:
Je hais le fanatique & le persécuteur.

Iradan.

Je crois entendre un Dieu du haut d'un trône au-
guste,
Qui parle au genre humain pour le rendre plus
juste.

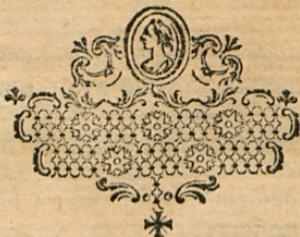
Arzame.

Nous tombons tous, Seigneur, à vos sacrés ge-
noux.

Le vieil Arzemon.

Notre Religion est de mourir pour vous.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



AB: 33 $\frac{22}{h, 23}$

ULB Halle

3

003 011 33X



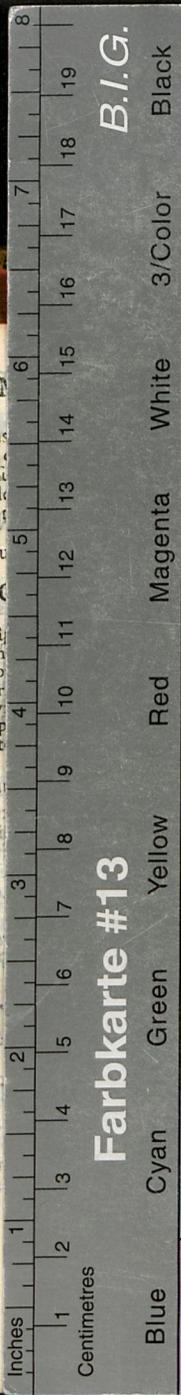
Sb.

711-70







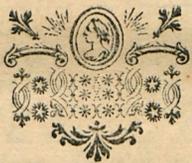


Farbkarte #13

B.I.G.

5

LES
GUEBRES,
OU LA
TOLÉRANCE,
TRAGEDIE
EN CINQ ACTES, EN VERS,
Par Mr. de VOLTAIRE.



à DRESDE, 1770.
CHEZ GEORGE CONR. WALTHER,
Libraire de la Cour.

